

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

JOURNAL POUR TOUS.

“ La lecture est le premier des plaisirs. ”

Vol. 1.

OTTAWA, 19 DÉCEMBRE, 1878.

No. 17.

AIMER ET ÊTRE AIMÉ.

C de nouveau le silence se rétablit. On n'attendit plus que les sanglots de la vieille dame qui avait commencé à pleurer au seul nom de Gitty.

“ J'espère, monsieur que vous ne vous méprendrez pas sur ma démarche ; j'ai fait par hasard connaissance avec elle, il y a une heure à peine, et dans l'impossibilité où elle était de vous faire parvenir ce message, je me suis mise à sa disposition.

— Et je vous assure, mademoiselle, que je suis loin de m'offenser de ce que vous avez fait. C'est une grande peine que celle que nous éprouvons en ce moment ; mais si la pauvre enfant désire nous voir, nos cœurs ne sauraient être sourds à sa prière.”

La voix du brave homme tremblait ; il s'arrêta et reprit : “ Non, non, nous ne pouvons lui refuser. Dieu sait si nous en sommes capables ! ”

Il essuya les larmes qui coulaient sur sa joue : “ Allons, femme, si Gitty demande à nous voir, le plus tôt sera le mieux.”

Sarah avait fait entendre à Gitty de ces bonnes paroles qui consolent, et elle avait réussi à calmer sa douleur : aussi quand elle la quitta, la pauvre enfant lui demanda-t-elle en grâce de revenir la voir.

M. et Mme Upjohn eurent bientôt parcouru la distance qui les séparait de leur chère Gitty, Hélas ! c'est avec peine qu'ils la reconnurent, tant la maladie avait fait de ravages sur ce visage, il y a quelques jours encore si beau et si plein de santé !

Mme Upjohn s'avança la première vers le lit de Gitty. Elle vit les traits pâles et amaigris de celle qui avait été si longtemps leur enfant, et se jetant aussitôt sur la maladie, elle la pressa contre son sein et l'embrassa avec effusion.

Gitty pouvait enfin déchargé son cœur. Elle lui avoua tous ses torts.

Mme Upjohn sécha ses larmes, et se levant avec un sourire de joie :

“ Mon ami, Dieu soit loué ! notre Gitty a été trompée, mais elle est aussi pure encore que lorsqu'elle jouait tout enfant sur nos genoux. Oh ! venez, venez, mon ami.”

Le vieillard leva les mains au ciel. “ Merci, mon Dieu ! ” Et il se pencha sur sa chère Gitty, regardant silencieusement la pauvre enfant dont les yeux rayonnaient de bonheur.

“ Mon bon oncle, pardonnez-moi... Oh ! pardonnez-moi ! ”

— Je te pardonne.” Et il la serra contre son cœur. Le brave homme versait des larmes de joie.

XVIII.

Près de la demeure où Gitty avait trouvé un refuge, se voyait, dans une rue étroite et sombre, une petite boutique dont la devanture vermoulue et couverte de poussière prévenait peu en faveur de ceux qui l'occupaient. Des clefs rouillées, de vieilles serrures, des limes, des marteaux, un étau et un mauvais établi formaient tout l'ameublement de cette misérable échoppe, où jamais, peut-être, un rayon de soleil n'avait pénétré.

Quelle que fût cependant l'obscurité de la pièce, on apercevait dans un coin, tout près de la fenêtre, un petit homme assis à son établi, toujours limant, toujours frappant, sans qu'on pût dire au juste ce qu'il faisait. Il réparait les vieilles serrures et raccommodait les clefs, disait-on dans le voisinage ; mais il n'y avait pas sans doute dans toute la ville assez de clefs, assez de serrures pour l'occuper ainsi du soir au matin, et tous les jours pendant tout l'année. Mais ne médisons pas du petit homme aux cheveux gris, il travaillait ; et quel fût le mystère qui l'entourait, il était clair pour tout le monde que son travail ne lui rapportait pas beaucoup.

Sur la fin d'une journée froide et pluvieuse, un homme aux allures étranges entra dans la rue où se trouvait la boutique en question. La façon dont il regardait tout ce qui l'entourait, l'air d'importance qu'il se donnait en se dandinant et en faisant tourner sa canne, j'allais dire son bâton, attiraient l'attention des passants qui s'éloignaient de lui instinctivement. Quand il fut devant la boutique du serrurier, il s'arrêta un instant à regarder le petit homme à son établi : puis ouvrant la porte avec un sans-façon remarquable, il se planta derrière lui et se mit à examiner ce qu'il faisait sans dire un mot : l'autre, de son côté semblait ne pas

s'être aperçu de sa présence. Enfin la lime cessa de crier, et le petit vieux regarda un moment avec beaucoup d'attention l'ouvrage qu'il venait de terminer, et le plaça avec soin près de lui ; puis ôtant ses lunettes et tournant la tête sans se déranger de dessus son siège, il regarda du coin de l'œil le nouveau venu. Ce dernier semblait contempler quelque autre objet au fond de la pièce.

“ Eh ! bien ! mon vieux, on est toujours occupé, à ce que je vois ; qu'est-ce donc que vous venez de mettre si soigneusement de côté ? ”

— Cela ne regarde ni vous ni aucun des vôtres. Je travaille en ce moment pour un honnête homme.

— Vous avouez donc que vous travaillez quelque fois pour des pratiques d'une moralité suspecte ?

— En effet, j'ai fait quelque chose pour vous il y a quelques jours.

— Ha ! ha ! ha ! bien touché, père Bill.

— Mais prenez donc un siège ; j'ai deux mots à vous dire à propos d'une petite affaire : et comme vous chassez toujours quelque gibier, je pourrai peut-être vous mettre sur la piste.

— Voyons,” dit notre homme ; et prenant dans un coin un mauvais escabeau, s'assit négligemment, et, les deux bras croisés sur sa poitrine, regarda en face son interlocuteur.

La pose de celui-ci manquait pas non plus d'un certain caractère. Le coude sur son établi, un pied à terre, tandis que l'autre se balançait insoucieux dans l'espace, il paraissait s'inquiéter peu des regards scrutateurs que lui lançait le fin matois qu'il avait devant lui. Rusé lui-même, et cachant sous un semblant de stupidité grossière une finesse que trahissaient ses petits yeux perçants et moqueurs, il ressemblait, dans sa pose et ses traits, à ses vieux diables grimaçants, ces maîtres en chicane qui prennent un air doucereux pour mieux cacher leurs traitresses allures.

Ils s'examinèrent ainsi pendant quelques instants ; ils devaient sans doute se trouver bien singuliers l'un l'autre.

Ce fut le père Bill qui rompit le silence.

“ Eh ! bien, vieux Jack, que me donneriez-vous si je vous mettais sur la trace d'un fripon ? ”

— Ce que je vous donnerais, moi ? ”

mais rien du tout. Je puis, quand je veux, mettre la main sur autant de fripons qu'il me fait plaisir.

—Vous ne devez jamais, il est vrai, avoir affaire aux honnêtes gens. Mais, voyons, que me donneriez-vous ?

—Peuh ! ça m'avancera beaucoup. Mais, voyons, parlez, nous verrons si ça en vaut la peine.

Le petit vieux changea de position, appuya les deux pieds sur les barreaux de son tabouret, et se croisa les bras sur les genoux.

—Vous connaissez James Upjohn ?

—Oui, qu'a-t-il fait ?

—Lui, rien ; mais sa nièce est maintenant à notre porte, chez le voisin Simon Langworthy ; il y a eu de la brouille entre elle et le vieux James. J'ai appris tout cela par la petite Lyddy, qui vient ici quelquefois bavarder avec la vieille d'en face. Ces jeunes filles, ça dit toujours tout.

—Je n'ai jamais eu affaire aux jeunes filles ; je ne les connais pas ; passons là-dessus, et arrivons au fait.

—Donc, comme je vous disais, la petite Upjohn fit connaissance d'un certain dandy que le vieux père n'aimait pas beaucoup ; il y voit clair, vous savez ; ce n'est pas un sot, allez.

—C'est bien, c'est bien, je le connais ; mais après ?

—Donc, Upjohn se monte la tête et dit à sa nièce qu'il ne voulait plus qu'elle continuât à voir son dandy. Il se l'était mis dans la tête, et vous savez, ce qu'il a dans la tête... Mais, suffit. Donc, la jeune fille, ça lui déplait, elle ne veut pas céder, et disparaît. Qu'en pensez-vous, hein ?

—Que voulez-vous que j'en pense, avec toutes vos histoires qui n'ont ni tête ni queue ; allez donc !

—Ce diable incarné, comment l'appellerai-je ? ce fripon, ce séducteur, après l'avoir mise dans la peine, lui tourne le dos et l'abandonne. N'est-ce pas un coquin ?

—Oui, c'est assez mon avis ; mais s'il me fallait chercher tous les coquins de ce genre, je ne manquerais pas d'ouvrage ; la loi ne le poursuivrait pas, vieux fou que vous êtes, dût-il séduire et abandonner une douzaine de jeunes filles. Est-ce là tout ce que vous aviez à me dire ?

—Pas tout à fait ; mais vous n'attendez pas, vous ne me donnez pas le temps de parler. A mon avis, un homme qui fait de ces tours-là est capable de tout. Un de ces jours, un jeune homme se présente chez moi et me donne une clef, la plus singulière clef que j'eusse jamais vue. Il en voulait une semblable : tout ceci me parut louche. Ah ! ah ! mon gaillard, me dis-je en moi-même, avec ton air tout doux et tes allures fashionables... mais, suffit... Je ne dis mot, je pris la clef et j'examinai moi-même l'homme.

—Il voulait une autre clef, dites-

vous ? mais allez donc.

—Justement. Au moment où le jeune homme allait partir, Lyddy passa la tête et regarda dans la boutique. La fripponne ! vous ne sauriez imaginer, Jack, comme ces jeunes filles sont curieuses ; elle reconnut l'individu probablement, car elle fit aussitôt un geste d'étonnement, et disparut en prononçant son nom...

—Son nom ? Comment s'appelle-t-il ?

—Attendez donc, je ne l'entendis pas, ce nom, et d'ailleurs je ne me rappelle les noms que lorsque je les écris, moi.

—Mais vous l'avez demandé à Lyddy ?

—Oui, mais elle n'a jamais voulu me le dire ; il semblait qu'elle redoutât quelque chose. Ces jeunes filles...

Catchem, car nos lecteurs l'ont sans doute reconnu, fit un geste d'impatience.

—Je disais donc qu'elle n'a jamais voulu me le dire. Seulement elle me demanda si le jeune homme reviendrait.

—L'a-t-elle revu ?

—Oui ; mais je n'ai jamais pu lui arracher ce damné nom.

—Pourquoi ne le lui avez-vous pas demandé quand il vous a fait cette commande ?

—Vous pensez, vous, qu'il m'aurait donné son véritable nom ; je vous croyais plus fin que cela.

—C'est juste.

—Quoique ça, nous ne sommes pas si sot que nous en avons l'air : je l'ai ce nom...

—Allons donc ; il s'appelle ?...

—Vous êtes bien pressé ; attendez donc un peu que je vous raconte la chose... Quand il vint chercher la clef qu'il m'avait commandée, il me demanda ce qu'il me devait. "Tant," lui dis-je, et aussitôt il fouilla dans sa poche, et tira des lettres, des papiers, un portefeuille, qu'il mit sur l'établi ; puis il me paya et partit. Il avait à peine quitté la boutique, que j'aperçus à l'endroit où il avait déposé ses papiers un petit couteau. Je voulus courir après lui ; mais la pensée me vint aussitôt que je pourrais ainsi découvrir le mystère, et je me dis...

—Il y a un nom sur ce couteau ?

—Mais oui ; un vrai nom, écrit en toutes lettres.

—Voyons-le, Bill.

—Attendez ; que me donnerez-vous pour cela ?

—Pas de plaisanterie, père Bill ; je ne ris plus maintenant. L'affaire est plus importante que vous ne pensez."

Le petit vieux se leva lentement, ouvrit un tiroir et en tira un canif qu'il présenta à l'agent de police.

Un sourire sardonique se joua aussitôt sur les lèvres de Catchem ; il venait de lire le nom gravé sur une

plaque d'argent.

"Un gentil garçon, n'est-ce pas ?

—Oui.

—Brun ?

—Oui.

—Les yeux noirs ?

—Oui.

—Pâle ?

—Oui.

—Assez distingué dans ses manières ?

—C'est bien ça.

—C'est bien ce que je pensais ; voilà mon homme. Je leur avais bien dit que je finirais par le leur prouver.

—Vous le connaissez ?

—Oui, assez pour ce que j'en ai à faire. C'est l'individu en question qui avait l'argent de M. Geordie Hunt dans sa malle et qui me jurait qu'il était complètement étranger au vol. Il leur a même fait croire qu'il était innocent comme l'enfant qui vient de naître. Pauvre agneau ! Mais, père Bill, votre histoire n'a ni queue ni tête : vous me parliez tout à l'heure d'un jeune homme qui faisait la cour à la nièce d'Upjohn ; en quoi diable s'agissait-il d'elle la dedans ?

—Vous êtes toujours si pressé, Jack, qu'on n'a jamais le temps de tout vous raconter. Mais je sais de Lyddy que c'est ce même jeune homme qui a mis Gitty dans la peine, si bien que la pauvre fille n'en reviendra pas, à ce qu'on dit. Seulement elle n'a jamais voulu me dire son nom.

—Bien, bien ; peu importe maintenant, nous l'avons, ça suffit. C'est une assez jolie histoire ; et... vous le reconnaissez, bien ?

—Si je le reconnais ! vous plaisantez, Jack ; mais je le reconnais entre mille : je l'ai bien remarqué, allez.

—Je vous crois, père Bill ; vous êtes un fin matois. Moi, je vais jouer des jambes ; adieu, vieux père, bonne chance."

Et Catchem disparut en faisant un moulinet avec son gourdin.

Le petit vieux paraissait n'y rien comprendre.

XIX.

Cependant le temps a marché et le jour approche qui doit décider du sort d'Edwards.

"Demain, se dit-il en marchant à grands pas dans la chambre qu'il habite depuis son retour à New-York ; demain on me jugera, demain je serai déclaré innocent ou coupable."

Et, dans le doute où l'inutilité de ses recherches l'a mis, le pauvre jeune homme se jette sur son lit et le mouille de ses larmes. Qui pourrait lui dire, en effet, ce qui se passera dans cette journée fatale ? S'il allait être indignement couvert de honte, injustement condamné comme voleur,

devant celle qui a reçu ses serments, devant celle qu'il n'ose nommer, tant cette seule pensée lui déchira le cœur.

Il était encore plongé dans ces tristes réflexions, lorsqu'on frappa à sa porte. M. Augustus Hunt entra aussitôt le visage sérieux : il était inquiet, lui aussi, du lendemain.

Il s'avança vers le jeune homme et lui tendit la main. Celui-ci la serra en silence.

— Je viens d'avoir un long entretien avec votre conseil ; les avez-vous vus aujourd'hui ?

— Oui, monsieur.

— Ils nous donnent peu d'espoir.

Edwards ne répondit pas

— Je viens donc, comme je vous dis, d'avoir une longue consultation avec eux. Votre jeune ami, comme tous les jeunes gens, espère toujours en quelque secours de la Providence ; mais l'autre, qui a beaucoup d'expérience, vous savez, pense bien différemment. Il voit les choses en noir et il ne cache pas ses craintes.

— Si cela est, en effet, qu'y faire, mon Dieu ?

— J'ai trouvé un moyen, moi, et je venais ce soir vous le proposer.

— James le regarda fixement.

— Je serais heureux de savoir ce dont il s'agit : soyez sûr, monsieur Hunt, que si cela m'est possible, je ..

— Bien, bien ; mais avant de vous faire cette proposition, il faut que je la fasse connaître à Sally ; il faut aussi que je vous voie ensemble. Elle est maintenant chez un ami où j'ai promis de vous mener et où nous pourrions causer tout à notre aise. Voulez-vous venir avec moi ?

James ne répondit pas : la pensée de revoir Sarah l'avait soudainement mis hors de lui.

(La suite au prochain numéro.)

—:o:—

LE CHIEN ET LE BÉLIER.

C'était, une fois, un chien et un bélier. Le chien aimait les moutons ; il les aimait tant qu'il les mangeait, et le bélier lui n'avait pas de plus grand plaisir que de jouer avec sa tête et ses cornes dans le dos des gens ; n'oubliez pas qu'il avait des cornes. Le propriétaire de ces deux intéressants quadrupèdes, ne voulait pas les détruire, cherchait depuis longtemps le moyen de leur ôter des passions si dangereuses. Un jour, il crut l'avoir trouvé. Il renferma son chien et son bélier ensemble dans un enclos en se faisant le raisonnement suivant : lorsque mes deux animaux se seront battus jusqu'à épuisement, le chien sera guéri de son goût pour le mouton et le bélier de sa manière de toquer. Le procédé réussit pour le chien qu'il trouva au bout de quelque heures étendu sur le flanc, les côtes brisées. Mais le bélier enhardi de sa victoire toquait plus qu'il n'avait ; il n'y avait pas moyen d'en venir à bout. Et l'épouse même du pro-

priétaire, sa tendre épouse faillit périr quelque jour après ; le bélier l'avait jeté sur des branches de saulnier. Le malheureux propriétaire fut forcé pour sauver sa famille d'avoir recours à un moyen violent. Il fixa dans un poteau une longue barre de fer qu'il couvrit à l'un des bouts d'un chapeau. Cette fois-ci, se dit-il, la leçon va être bonne pour le guérir. Ce procédé réussit au-delà de ses désirs. Lorsque le bélier aperçut le chapeau en question il s'élança dessus avec fureur ; mais il comptait sans la broche, le malheureux ! Son maître étant allé au champ, le lendemain, trouva son bélier embroché, depuis la tête jusqu'à la queue.

MORALE : Il y a beaucoup d'hommes qui se tuent comme ce bélier par ce que le succès les rend imprudents. BALSAMO.

—:o:—

LES COMMANDEMENTS DU MARI.

1o.—Je suis ton seigneur et maître, à qui tu as juré amour, respect et obéissance, car je t'ai empêchée de rester vieille fille et je t'ai sauvée des ennuis de la solitude.

2o.—Ne jette sur aucun homme un regard d'amour ou d'admiration ; car ton mari est un mari jaloux.

3o.—Ne parle jamais légèrement de ton mari et ne parle pas aux voisins des défauts qu'il pourrait avoir, car s'il venait à apprendre que tu te conduis comme cela, il punirait ta perfidie en te privant de chignons, de Grecian Bends, etc., ce à quoi tu serais très-sensible.

4o.—Le dimanche, qu'il n'y ait rien à faire dans la maison. Que le samedi, dès 4 heures de l'après-midi, les bambins soient lavés et que le pain soit cuit. Mais oh ! femme, voici une recommandation importante : fais ton marché toujours seule, et surtout n'y vas jamais avec d'autres femmes, car avec elles tu penseras plutôt à t'acheter des rubans et des dentelles qu'à procurer des cigares à ton excellent mari.

5o.—Honore les parents de ton mari.

6o.—Ne claques jamais les enfants et ne les empêche pas de faire des incursions dans le sucrier ni de courrir après avoir volé les pâtisseries, le jambon ; car un estomac affamé ne connaît et que ça : couper et courrir.

7o.—Ferme ton oreille à la flatterie et ne reçois rien que de ton mari.

8o.—Lorsque ton mari dort, ne fouille pas dans ses poches pour te procurer de l'argent ; ne lis pas non plus les lettres que tu y trouveras ; car cela ne te regarde pas : c'est l'affaire de ton mari ; ne fais pas de questions, mais pense de lui toutes les bonnes choses que tu voudras.

9o.—Ne cache jamais rien à ton mari ; dis-lui toujours la vérité et ne le trompe pas sur l'argent qu'il te confie pour les dépenses de la maison ; car ce mari déteste les petits larcins domestiques.

10.—Ne désire pas la maison de ta voisine, ni ses meubles ni ses habits, ni rien de ce qui lui appartient : lorsque ton mari sortira avec toi, ne porte pas de crinoline ou autre machine dangereuse qui pourrait l'estropier.

11o.—N'attends pas de présents de ton mari, l'anniversaire de ton mariage, car il est écrit : " Bénis sont ceux qui n'attendent rien, car ils ne seront pas désappointés." Trad. A. C.

POLITESSE.

La politesse est de se gêner un peu pour faire plaisir aux autres ; d'où il résulte, entre gens polis, un grand avantage pour chacun : si nous sommes douze, je reçois onze politesses en échange d'une et je me trouve onze fois plus agréablement que si j'étais en société de gens impolis. Egoïstes qui ne voulez vous gêner pour personne, vous faites un mauvais calcul.

—:o:—

MÉTANGES.

LE PORTRAIT.

Martin avait, dit-on, une femme bavardo. D'un si triste fléau, mes amis, Dieu nous garde !

C'est un fardeau trop lourd et trop rude à porter ;

Ce mal est bien commun : j'en entends raconter

Mille traits tous les jours qui passent la croyance.

De cette femme un peintre avait fait le portrait ;

Il en avait saisi les yeux, la contenance, Et l'avait tellement imité trait pour trait, Quo n'ayant jamais vu ressemblances pareilles,

Martin, dès qu'il le vit, se boucha les oreilles.

.

LE BASSON.

Jusqu'aux genoux, trois puissants villageois

Tenaient Lucas enfoncé dans la glace, Qui renflant et soufflant dans ses doigts,

Faisait très-laide et piteuse grimace.

" Eh ! mes amis, pour Dieu, faites-lui grâce,

Dit un passant qui plaignait le pitaud.

— Monsieur, répond le sacristain Thibaud, De notre bourg c'est demain la grand'fête :

J'y chanterons l'office on faux-bourdon, Et ce gros gars qui crie à pleine tête, Je l'enrhumons pour faire le basson."

.

PRÉSENCE D'ESPRIT D'UN MENDIANT

Le comte de V*** rentrait chez lui, un soir ; il était de fort mauvaise humeur.

— Un petit sou, mon bon monsieur, s'il vous plaît ! lui dit un petit mendiant.

— Pas de monnaie.

L'enfant ne se tient pas pour battu et s'attacha aux pas du comte qui se retourna d'un air bourru et lui dit :

— C'est inutile, je ne donne jamais aux pauvres.

Tiens ! dit le gamin sans se troubler, et à qui donnez-vous donc ?

Le comte alors se mit à rire, et, tirant cinq francs de sa poche :

— Tiens, petit, je donne aux gens d'esprit.

—:o:—

Le mot de l'Énigme du numéro 16 est Fer.

—

L'aumône est le sel des richesses. Sans ce préservatif elles se corrompent.

LA CALOMNIE,

« Bientôt Manfred se laissa tellement dominer par ces sombres idées qu'il résolut d'aller en terre sainte. Comme vous l'avez entendu raconter, sans doute, il se faisait alors dans ses pays de grandes guerres contre les Turcs, qu'on appelait les Infidèles. Ces guerres étaient réputées saintes; on y combattait sous l'étendard de la croix, et il n'est pas une des familles de nos seigneurs ou de nos princes qui n'ait vu quelqu'un des siens mourir dans ces glorieux combats. Il faut dire pourtant aussi que beaucoup allaient en terre sainte dans l'espoir d'en rapporter fortune et renommé, et je dois avouer que Manfred était de ces derniers.

« Après avoir pris cette belle résolution, il prit aussi celle de s'expliquer enfin avec Francesca et avec sa mère. Il se présenta donc chez elles, au risque d'une entrevue qui devait enflammer encore son amour et celui de la jeune fille, et leur fit part de son étrange projet. Je crois que ces dames, par les raisons que j'ai déjà dites, auraient de beaucoup préféré qu'il ne leur parlât ni de terre sainte, ni de gloire, ni d'avenir. Mais, soit honte de se montrer plus empressées que lui, soit dépit, soit émotion, soit enfin parce que ces lointaines entreprises plaisaient à l'imagination des femmes de ce temps, la mère loua Manfred de sa détermination, la fille se tut, et lui les quitta pour faire ses préparatifs de départ. Les apprêts ne furent pas longs; il prit ses armes et son cheval, le plus net de ce qu'il possédait, et confia le reste à un vieux serviteur qui l'avait élevé. Quant à la croix d'or qu'il tenait de sa mère, et qui lui était non pas chère mais sacrée, il la remit à Francesca, en la priant de la porter tant que la nouvelle de sa mort ne lui serait pas parvenue, ou cinq ans au moins, en souvenir de son amour. La jeune fille suspendit, en pleurant, la croix à son cou, et donna en échange à son amant un mouchoir brodé de sa main; après quoi Manfred partit.

« Deux années s'écoulèrent, et comme les postes n'étaient pas organisées alors, et que les lettres ne se transmettaient pas avec la même facilité qu'aujourd'hui, les deux amants reçurent l'un de l'autre aucune nouvelle. Au bout de ce temps, enfin, et par l'intermédiaire d'un pèlerin qui, visitant tous les lieux saints, devait venir de Jérusalem à Rome, Manfred écrivit quelques mots à Francesca et à sa mère. Il leur disait qu'il était arrivé sain et sauf en terre sainte où il bataillait de son mieux: qu'il avait déjà tué de sa main bon nombre d'Infidèles et mérité souvent les éloges de ses compagnons. Quant à la fortune, il espérait et attendait toujours. Il ajoutait pourtant que là aussi ce n'étaient que partis et luttes scandaleuses des chefs entre eux; que celui-là faisant mal son chemin qui n'était ni fourbe ni courtisan; qu'il craignait, en conséquence, de ne pas faire le sien, et que c'était sans doute un châtement de la colère céleste, parce qu'il avait été entraîné à la guerre sainte par des vues intéressées; il concluait en demandant que Francesca lui conservât jusqu'au terme fixé la foi qu'elle lui avait jurée.

« Ces dames, de leur côté, trouvèrent, quelques mois après, une occasion de lui écrire. Elles remirent à un moine qui partait pour Jérusalem une lettre pleine de sentiments les plus tendres, au bas de laquelle la jeune fille disait à Manfred qu'elle lui serait fidèle, non-seulement jusqu'au terme fixé, mais tant qu'elle vivrait: elle ajoutait que, quoi qu'il pût advenir, soit qu'elle mourût avant, soit qu'elle mourût après lui, elle emporterait dans la tombe un cœur qui n'aurait appartenu qu'à lui seul.

« Cependant Francesca avait atteint ses dix-huit ans; elle était dans tout l'éclat de sa beauté, et ni ses pauvres toilettes ni sa vie retirée ne purent longtemps la soustraire aux regards avides des jeunes gens de la ville. L'un d'eux, noble et riche, appartenait à une famille puissante, et s'il était moins beau que Manfred, il rachetait cette infériorité par les charmes de ses manières aimables et brillantes. Il vit Francesca, l'admira et l'aima à sa manière, qui est aussi la mienne, parce qu'il pensa tout de suite au mariage. Raimbault (ainsi s'appelait notre jeune amoureux) était un de ces hommes qui ne sont ni tout bons ni tout mauvais, et qui probablement seraient tout bons, s'ils n'avaient été gâtés par un bonheur trop constant. Pour épouser une jeune fille sans fortune, dernier débris d'une famille proscrite et humiliée, il avait à faire taire d'abord sa propre ambition, puis à vaincre les obstacles qu'il devait rencontrer de la part de sa famille. Cependant telle est la puissance de l'amour que sa résolution fut bientôt prise, et qu'il ne tarda pas non plus à obtenir le consentement de ses parents. Il crut alors que c'était, comme on dit, une affaire faite; et comment aurait-il douté, en effet? Pouvait-il lui venir à la pensée que la mère si malheureuse et si délaissée lui refuserait sa fille, à lui puissant et riche, ou que la fille, qui vivait dans le plus complet isolement, était déjà l'écue par des serments d'amour?

« Comme c'était un homme d'un caractère tout opposé à celui de Manfred, et qu'il n'aimait à perdre son temps ni en réflexions ni en démarches inutiles, il n'avait pas voulu se présenter devant ces dames, tant qu'il n'avait pas été certain du consentement de sa famille; mais dès qu'il l'eut obtenu, il pensa qu'il serait reçu non comme un homme, mais comme un ange descendu du ciel pour les sauver, et il se complaisait à l'avance dans cette pensée de sa propre générosité et de leur reconnaissance. Jugez, après cela, s'il resta stupéfait, lorsque, ayant exposé sa demande, une sorte de surprise muette et presque dédaigneuse fut la seule réponse qu'il reçut de la mère et de la fille. Sa première idée toutefois fut d'attribuer cet accueil à une fausse modestie; et, voulant leur laisser le temps de la réflexion, il leur dit, en termes assez embarrassés, qu'il ne voulait pas précipiter les choses, et qu'il reviendrait le lendemain; puis il les salua.

« Quant il fut sorti, la mère et la fille tinrent conseil, si l'on peut donner ce nom à une délibération où l'une des parties apportait une résolution déjà prise et inébranlable, où l'autre ne voulant point paraître moins résolue. Toujours est-il, cependant, que la mère commençait à se laisser aller à quelques hésitations, soit qu'elles lui fussent dictées par sa tendresse pour sa fille qui dominait chez elle tous les autres sentiments, et même sa haine contre le parti de ses persécuteurs. Non pas que cette tendresse, profonde et sincère comme l'était, et préoccupée seulement du bonheur de sa fille, lui fit chercher ce bonheur là où il n'aurait pas existé pour Francesca; non, elle ne ressemblait pas en cela à beaucoup d'entre vous qui, lorsque vous donnez vos filles à des maris, faites choix de ces maris comme si c'était pour vous et non pas pour elles. La mère soumit donc à sa fille quelques observations.

(La suite au prochain numéro.)

Un avocat et un médecin se disputaient sur la pré-éance; ils s'en rapportèrent à la décision d'un philosophe, qui adjugea le pas à l'avocat en disant:

— Il faut que le larron passe avant le bourgeois.

JOURNAL POUR TOUS

ALBUM LITTÉRAIRE.

Publié tous les Jendis à Ottawa, Ont.,
par P. NAP. BUREAU.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT:

Un an \$0.50
Six mois 0.25
Un numéro 0.01

L'abonnement est strictement payable d'avance.

Toutes lettres, envois d'argent, etc., devront être adressés au soussigné.

P. NAP. BUREAU,

170½ rue Sparks, Ottawa.